CERCLE DE LECTURE DU

LUNDI 17 OCTOBRE 2022

Pour commencer un beau texte : Lola Lafon :

"Des années durant, mon chien a été l'objet et le sujet de dizaines de rencontres, au gré de nos promenades. Des instagrammeuses japonaises, italiennes, américaines me demandaient l'autorisation de le photographier. On s'extasiait devant sa taille fine et sa robe marron et blanche de braque allemand.

Il a été admiré, désiré, à la façon d'un accessoire enviable. Et ma fierté était celle d'une propriétaire.

Il a beau avoir été un mâle, il a suivi le parcours lambda d'une femme : dès sa cinquantaine, ses onze ans de chien, il est doucement passé du côté des invisibles. D'abord, son boitillement, un début d'arthrose, a inspiré de la compassion. Dès lors, plus personne ne nous a adressé la parole.

On s'en fichait pas mal : une tranquille compréhension silencieuse s'était instaurée entre nous. Il n'y voyait plus grand-chose, me vouait une confiance absolue et bouleversante. Je le guidais, d'une inflexion de la laisse, lui évitais les obstacles.

Mais ce qui en lui s'éteignait semblait aussi donner naissance à une sensibilité accrue, il soupirait de bonheur à la moindre caresse.

Si les enfants, dans la rue, s'émerveillaient de ses étranges yeux bleus, et louaient sa douceur, les adultes, eux, ne voyaient qu'un regard opaque et inquiétant, celui du vieux chien aveugle qu'il était devenu.
On nous arrêtait de nouveau, dans la rue, mais maintenant, on m'enjoignait de l'euthanasier. Je répondais qu'il était âgé, certes, mais pas malade, il mangeait de très bon appétit, volait des pommes sur la table du salon, somnolait à mes pieds quand j'écrivais.

Mais rien n'y faisait, on me rétorquait que je ne pouvais pas le laisser « dans cet état ». Il est devenu un repoussoir, un monstre de vieillesse. Un monstre qui nous annonçait ce qu'on préfèrerait ne pas savoir, ne pas voir. Monstre vient du latin *monstrare*, qui signifie « montrer », « indiquer », et *monstrum* du verbe *monere* « avertir ».

La vieillesse de mon chien m'a raconté le futur, le mien, le nôtre.

Sa vieillesse m'a renvoyé notre incapacité à supporter le ralentissement. Voyez notre agacement, quand, aux caisses des magasins, des doigts déformés par l'arthrite peinent à ouvrir un porte-monnaie. Voyez notre exaspération quand nous sommes « coincés » derrière un véhicule, une personne qui « n'avance pas ». Voyez ce qu'on fuit : cette prescience que vieillir n'est pas, en vérité, un problème esthétique dont on se débarrassera chez un chirurgien esthétique ou chez Sephora.
Un jour, oui, tout ralentira : nos démarches, nos gestes, et nous ne serons plus ces êtres efficaces, productifs, nous ne serons plus « dans la course ». Mais vers quoi, finalement. La lenteur à venir est un état de nos vies, un ultime paysage.

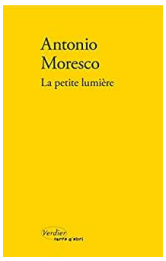
Mon chien à qui je n'ai jamais réussi à apprendre quoi que ce soit m'a appris, lui, que ne plus être admirée n'était pas une mort sociale, mais peut-être bien une liberté retrouvée. Il m'a appris que ceux qui se détournent des êtres vieillissants comme s'ils avaient peur d'être contaminés, sont ce que j'appelle des presque morts, morts de peur.

Il m'a appris que ne plus suivre le mouvement des autres était semblable à une respiration, une renaissance, la dernière.

J'espère que je serai à la hauteur de cette leçon, mon chien."

« Ici, les femmes ne rêvent pas » : Rahma Ahmad

Rana, dix ans, fonce sur son vélo flambant neuf, un vent de liberté lui caresse le visage.
Quinze jours plus tard, c'est terminé. Son vélo est donné à l'un de ses oncles. Encore quelques mois et elle devra porter l'abaya noire sur son corps, le tarha sur sa tête et ses épaules, le niqab sur son visage. Ensuite, ses parents lui trouveront un mari et elle sera condamnée à ne plus rien faire que la cuisine, le ménage et ses cinq prières par jour. C'est la loi.
Il ne reste à Rana que ses yeux pour pleurer et contempler son monde : l'Arabie saoudite des années 2000. Mais Rana n'a jamais oublié le vent de liberté de ses dix ans et est prête à tout pour le retrouver et en jouir, et, cette fois, en adulte.



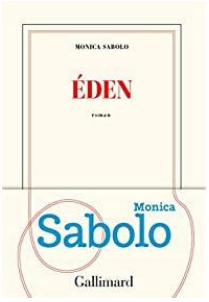
« La petite lumière » Antonio Moresco

« Je suis venu ici pour disparaître, dans ce hameau abandonné et désert dont je suis le seul habitant » : ainsi commence La Petite Lumière. C'est le récit d'un isolement, d'un dégagement mais aussi d'une immersion. Le lecteur, pris dans l'imminence d'une tempête annoncée mais qui tarde à venir, reste suspendu comme par enchantement parmi les éléments déchaînés du paysage qui s'offrent comme le symptôme des maux les plus déchirants de notre monde au moment de sa disparition possible.

L'espace fait signe par cette petite lumière que le narrateur perçoit tous les soirs et dont il décide d'aller chercher la source. Il part en quête de cette lueur et trouve, au terme d'un voyage dans une forêt animée, une petite maison où vit un enfant. Il parvient à établir un dialogue avec lui et une relation s'ébauche dans la correspondance parfaite des deux personnages. Cette correspondance offre au narrateur l'occasion d'un final inattendu.

La petite lumière sera comme une luciole pour les lecteurs qui croient encore que la littérature est une entreprise dont la portée se mesure dans ses effets sur l'existence.

Médiathèque



« Eden » Monica Sabolo

« Un esprit de la forêt. Voilà ce qu'elle avait vu. Elle le répéterait, encore et encore, à tous ceux qui l'interrogeaient, au père de Lucy, avec son pantalon froissé et sa chemise sale, à la police, aux habitants de la réserve, elle dirait toujours les mêmes mots, lèvres serrées, menton buté. Quand on lui demandait, avec douceur, puis d'une voix de plus en plus tendue, pressante, s'il ne s'agissait pas plutôt de Lucy – Lucy, quinze ans, blonde, un mètre soixante-cinq, short en jean, disparue depuis deux jours –, quand on lui demandait si elle n'avait pas vu Lucy, elle répondait en secouant la tête : "Non, non, c'était un esprit, l'esprit de la forêt." » Dans une région reculée du monde, à la lisière d'une forêt menacée de destruction, grandit Nita, qui rêve d'ailleurs. Jusqu'au jour où elle croise Lucy, une jeune fille venue de la ville. Solitaire, aimantant malgré elle les garçons du lycée, celle-ci s'aventure dans les bois et y découvre des

choses, des choses dangereuses…La faute, le châtiment et le lien aux origines sont au cœur de ce roman envoûtant sur l'adolescence et ses métamorphoses. Éden, ou le miroir du paradis perdu.

Médiathèque

« Arène » : Négar Djavadi

Benjamin Grossman veut croire qu'il a réussi, qu'il appartient au monde de ceux auxquels rien ne peut arriver, lui qui compte parmi les dirigeants de BeCurrent, une de ces fameuses plateformes américaines qui diffusent des séries à des millions d'abonnés. L'imprévu fait pourtant irruption un soir, banalement : son téléphone disparaît dans un bar-tabac de Belleville, au moment où un gamin en survêt le bouscule. Une poursuite s'engage jusqu'au bord du canal Saint-Martin, suivie d'une altercation inutile. Tout pourrait s'arrêter là, mais, le lendemain, une vidéo prise à la dérobée par une lycéenne fait le tour des réseaux sociaux. Sur le quai, les images du corps sans vie de l'adolescent, bousculé par une policière en intervention, sont l'élément déclencheur d'une spirale de violences. Personne n'en sortira indemne, ni Benjamin Grossmann, en prise avec une incertitude grandissante, ni la jeune flic à la discipline exemplaire, ni la voleuse d'images solitaire, ni les jeunes des cités voisines, ni les flics, ni les mères de famille, ni les travailleurs au noir chinois, ni le prédicateur médiatique, ni même la candidate en campagne pour la mairie. Tous captifs de l'arène : Paris, quartiers Est. Négar Djavadi déploie une fiction fascinante, ancrée dans une ville déchirée par des logiques fatales.

Médiathèque

« On était des loups » : Sandrine Collette

Ce soir-là, quand Liam rentre des forêts montagneuses où il est parti chasser, il devine aussitôt qu'il s'est passé quelque chose. Son petit garçon de cinq ans, Aru, ne l'attend pas devant la maison. Dans la cour, il découvre les empreintes d'un ours. À côté, sous le corps inerte de sa femme, il trouve son fils. Vivant. Au milieu de son existence qui s'effondre, Liam a une certitude. Ce monde sauvage n'est pas fait pour un enfant. Décidé à confier son fils à d'autres que lui, il prépare un long voyage au rythme du

pas des chevaux. Mais dans ces profondeurs, nul ne sait ce qui peut advenir. Encore moins un homme fou de rage et de douleur accompagné d'un enfant terrifié.

Médiathèque

« Notre Dame du Nil » Scholastique Mukasonga

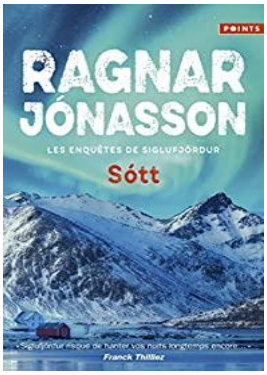
Au Rwanda, un lycée de jeunes filles perché sur la crête Congo-Nil, à 2 500 mètres d'altitude, près des sources du grand fleuve égyptien.

Les familles espèrent que dans ce havre religieusement baptisé Notre-Dame du Nil, isolé, d'accès difficile, loin des tentations de la capitale, leurs filles parviendront vierges au mariage négocié pour elles dans l'intérêt du lignage.

Les transgressions menacent au cœur de cette puissante et belle nature où par ailleurs un rigoureux quota « ethnique » limite à 10 % le nombre des élèves tutsi.

Sur le même sommet montagneux, dans une plantation à demi abandonnée, un « vieux Blanc », peintre et anthropologue excentrique, assure que les Tutsis descendent des pharaons noirs de Méroé. Avec passion, il peint à fresque les lycéennes dont les traits rappellent ceux de la déesse Isis et d'insoumises reines Candace sculptées sur les stèles, au bord du Nil, il y a trois millénaires. Non sans risques pour sa jeune vie, et pour bien d'autres filles du lycée, la déesse est intronisée dans le temple qu'il a bâti pour elle.
Le huis clos où doivent vivre ces lycéennes bientôt encerclées par les nervis du pouvoir hutu, les amitiés, les désirs et les haines qui traversent ces vies en fleur, les luttes politiques, les complots, les incitations aux meurtres raciaux, les persécutions sournoises puis ouvertes, les rêves et les désillusions, les espoirs de survie, c'est, dans ce microcosme existentiel, un prélude exemplaire au génocide rwandais, fascinant de vérité, d'une écriture directe et sans faille.

Médiathèque



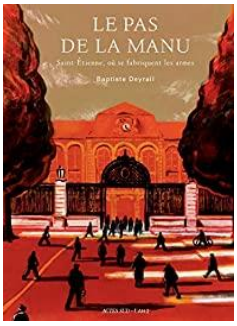
« Sott » Ragnar Jonasson :

Une épidémie s'abat sur Siglufjördur. La ville est mise en quarantaine. Les premières victimes succombent, les médias s'emparent du sujet : c'est la panique. L'inspecteur Ari Thór est pris par un terrible sentiment de claustrophobie. Lorsqu'un cold case vieux de cinquante ans refait surface, il saisit l'occasion pour échapper à cette atmosphère oppressante. Mais le huis clos se referme sur ce petit village du grand nord de l'Islande.
C'est l'agent d'Henning Mankell qui a découvert Ragnar Jónasson. Il s'est imposé en quelques livres comme l'un des maîtres du polar islandais, aux côtés d'Arnaldur Indridason. La série des enquêtes de Siglufjördur a remporté de nombreux prix partout dans le monde.

" De l'Islande en intraveineuse, des fjords mystérieux à la beauté bleutée, des habitants confrontés aux rudesses du climat et au silence de la roche. "

Franck Thilliez, Le Monde Traduit par Ombeline Marchon

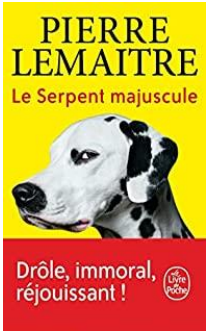
BDP



« Le pas de la Manu » Baptiste Deyrail Christian Mattiucci Thierry Groensteen

Un employé de la Manufacture d'Armes de St-Etienne pratique la "perruque" et construit secrètement le moteur du bateau avec lequel il partira naviguer. Un formidable hommage au monde ouvrier.

Médiathèque



« Le Serpent Majuscule » Pierre Lemaître"

Avec Mathilde, jamais une balle plus haute que l'autre, du travail propre et sans bavures. Ce soir est une exception. Une fantaisie. Elle aurait pu agir de plus loin, faire moins de dégâts, et ne tirer qu'une seule balle, bien sûr."
Dans ce réjouissant jeu de massacre où l'on tue tous les affreux, Pierre Lemaitre joue en virtuose de sa plume caustique. Avec cette œuvre de jeunesse inédite, il fait cadeau à ses lecteurs d'un roman noir et subversif qui marque ses adieux au genre.

Dialogues cinglants, portraits saisissants, scénario impitoyable : du pur Pierre Lemaitre.

Médiathèque

« L'été fantôme » Elizabeth Holleville

Louison et sa grande sœur viennent passer les vacances d'été chez leur grand-mère. Mais malgré l'immense jardin de la maison et le soleil éclatant du sud, la cadette s'ennuie, attendant avec impatience l'arrivée de ses grandes cousines. Lorsqu'elles arrivent enfin, Louison s'aperçoit que ces dernières ont désormais des préoccupations adolescentes et mieux à faire que jouer avec elle. Délaissée, elle reprend ses déambulations solitaires jusqu'au jour où elle fait la rencontre de Lise. Une jeune fille qui n'est autre que le fantôme de sa grand-tante, morte il y a soixante ans dans des circonstances mystérieuses. Restée figée dans cette période de l'enfance que Louison n'est pas pressée de quitter, Lise devient rapidement une confidente. Une amie aux mystérieux pouvoirs...

D'une originalité profonde, ce roman graphique baigné par les douces nuits des vacances d'été est autant un récit sur l'enfance qu'un conte contemporain où le surnaturel forme le prisme du passage à l'âge adulte. L'œuvre maîtrisée d'une jeune autrice à suivre de près.

Médiathèque

« Des vivants » Simon Roussin-Raphaël Meltz-Louise Moaty

Été 1940 : la France est occupée. Certains pourtant refusent la fatalité : à Paris, au cœur du musée de l'Homme, quelques ethnologues se réunissent, bientôt rejoints par des gens de tous horizons — avocats, religieuses ou garagistes. Autour de Boris Vildé, d'Anatole Lewitsky, d'Yvonne Oddon, ces visionnaires posent les bases de la lutte qui mènera à la Libération : évasions de prisonniers, passages vers l'Angleterre ou la zone libre, et publication d'un journal clandestin, Résistance. Mais ces insoumis de la première heure seront bientôt trahis, dénoncés à la Gestapo et, pour beaucoup d'entre eux, exécutés.
Avec Des Vivants, Raphaël Meltz et Louise Moaty proposent un scénario d'une grande richesse et d'une profonde intégrité : aucun dialogue n'a été inventé, les paroles prononcées par les personnages sont les leurs. Au terme d'une vaste plongée dans d'innombrables documents d'époque — mémoires, lettres, témoignages, entretiens, journaux… — ils composent ce récit en s'effaçant derrière la sincérité et la force de ces voix disparues. Simon Roussin, grâce à une mise en scène subtile et un dessin d'une grande maîtrise, redonne vie à ces fragments d'Histoire, déployant avec justesse tout leur souffle romanesque. Ensemble, ils composent une fresque puissante, rigoureuse et émouvante. Surgi très tôt, trop vite détruit, le réseau du musée de l'Homme est peu à peu sorti de la mémoire collective.
Cet album hors normes, à la fois enquête historique, roman de guerre et épopée grandiose, rend ainsi hommage à des hommes et des femmes emportés un jour par cette injonction formidable : résister. Une folle audace autant qu'une évidence ; l'unique moyen, au-delà de tout, de rester vivants.

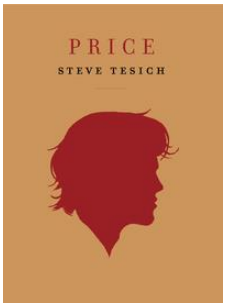
Médiathèque

« La montagne magique » Thomas Mann

Un jeune homme, Hans Castorp, se rend de Hambourg, sa ville natale, à Davos, en Suisse, pour passer trois semaines auprès de son cousin en traitement dans un sanatorium. Pris dans l'engrenage étrange de la vie des "gens de là-haut" et subissant l'atmosphère envoûtante du sanatorium, Hans y séjournera sept ans, jusqu'au jour où la Grande Guerre, l'exorcisant, va le précipiter sur les champs de bataille.

Chef-d'œuvre de Thomas Mann, l'un des plus célèbres écrivains allemands de ce siècle, La Montagne magique est un roman miroir où l'on peut déchiffrer tous les grands thèmes de notre époque. Et c'est en même temps une admirable histoire aux personnages inoubliables que la lumière de la haute montagne éclaire jusqu'au fond d'eux-mêmes.

Médiathèque



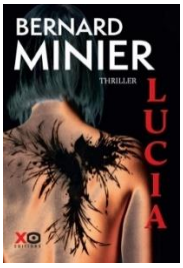
Price» Steve Tesich

"Summer Crossing", 1982 - Le roman a été traduit en français sous deux titres :

"Rencontre d'été", traduit de l'américain par Janine Hérisson (1984), puis "Price", traduit de l'américain par Janine Hérisson, 2014

Daniel Price, jeune homme de 17 ans, nous entraîne à sa suite durant cet été qui lui fera abandonner l'adolescence. Étape majeure d'une existence, chargée d'émotions contradictoires, de moments étranges, de rêves à concrétiser, où l'on sait que l'on va avoir une vie sans savoir laquelle. Avec Price, Steve Tesich explore quinze ans avant Karoo les thèmes qui ont hanté sa jeunesse : le mensonge, la maladie, et plus que tout, la relation d'un fils à son père. Un premier roman tout simplement brillant.

BDP



« Lucia » Bernard Minier

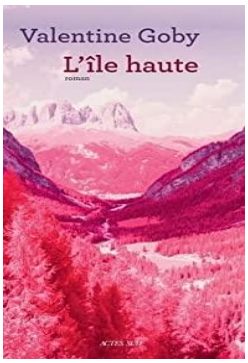
À l'université de Salamanque, un groupe d'étudiants en criminologie découvre l'existence d'un tueur passé sous les radars depuis plusieurs décennies et qui met en scène ses victimes en s'inspirant de tableaux de la Renaissance.

À Madrid, l'enquêtrice Lucia Guerrero trouve son équipier crucifié sur un calvaire et se lance sur les traces de celui que l'on surnomme le "tueur à la colle".

Tous vont être confrontés à leur propre passé, à leurs terreurs les plus profondes et à une vérité plus abominable que toutes les légendes et tous les mythes.

Une nouvelle héroïne aussi attachante que coriace... sur la piste de crimes inouïs
Les coulisses inquiétantes d'une des plus vieilles universités d'Europe
Un sommet d'angoisse qui blanchira vos nuits !

Médiathèque



« L'île Haute » Valentine Goby

Un enfant arrive en hiver dans une région de haute montagne. Parisien il découvre la neige pour la première fois. Un décor impensé, impensable se dresse devant lui, cerné de pics et de glaciers qui par instant se dessinent dans l'épaisseur du brouillard. Là-haut, la nature règne en maître au rythme des saisons, ces cycles immuables au cours desquels des hommes et des femmes, des gosses, aux vies modestes mais d'une humanité décuplée par le sens et la nécessité de leurs tâches, vont partager leur monde avec ce citadin, ébahi.

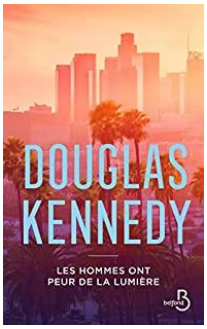
Médiathèque

« Le colonel ne dort pas » Emilienne Malfatto

Dans une grande ville d'un pays en guerre, un spécialiste de l'interrogatoire accomplit chaque jour son implacable office. La nuit, le colonel ne dort pas. Une armée de fantômes, ses victimes, a pris possession de ses songes. Dehors, il pleut sans cesse. La Ville et les hommes se confondent dans un paysage brouillé, un peu comme un rêve - ou un cauchemar. Des ombres se tutoient, trois hommes en perdition se répondent. Le colonel, tortionnaire torturé. L'ordonnance, en silence et en retrait. Et, dans un grand palais vide, un général qui devient fou. Le colonel ne dort pas est un livre d'une grande force. Un roman

étrange et beau sur la guerre et ce qu'elle fait aux hommes. On pense au Désert des Tartares de Dino Buzzati dans cette guerre qui est là mais ne vient pas, ou ne vient plus - à l'ennemi invisible et la vacuité des ordres. Mais aussi aux Quatre soldats de Hubert Mingarelli.

Médiathèque



« Les hommes ont peur de la lumière » Douglas Kennedy

Dans un Los Angeles crépusculaire, le grand retour de Douglas Kennedy au roman noir ! Un après-midi calme et ensoleillé, un bâtiment en apparence anonyme et soudain, l'explosion d'une bombe.
L'immeuble dévasté abritait l'une des rares cliniques pratiquant l'avortement. Une victime est à déplorer et parmi les témoins impuissants, Brendan, un chauffeur Uber d'une cinquantaine d'années, et sa cliente Elise, une ancienne professeure de fac qui aide des femmes en difficulté à se faire avorter. Au mauvais endroit au mauvais moment, l'intellectuelle bourgeoise et le chic type sans histoires vont se retrouver embarqués malgré eux dans une dangereuse course contre la montre. Car si au départ tout semble prouver qu'il s'agit d'un attentat perpétré par un groupuscule d'intégristes religieux, la réalité est bien plus trouble et inquiétante…

Tout à la fois thriller haletant et chronique d'une Amérique en crise, Les hommes ont peur de la lumière est surtout le puissant portrait d'un homme et d'une femme qui, envers et contre tout, essaient de rester debout.

BDP

« Zizi Cabane » Bérengère Cournut

Odile a disparu, laissant derrière elle son mari Ferment et leurs trois enfants. Privés de la présence maternelle, Béguin, Chiffon et la jeune Zizi Cabane doivent trouver un nouvel équilibre. Mais rien ne se passe comme prévu dans la maison. Une source apparaît dans le sous-sol, et veut absolument rejoindre le ruisseau du jardin. Un drôle de vent rôde. Et tandis que tante Jeanne essaie de ramener un

peu de raison là-dedans, Marcel Tremble, faux grand-père surgi de nulle part, accompagne avec tendresse la folie de ces êtres abandonnés. Que vont devenir les chagrins ? Sur quelles pentes vont-ils désormais rouler ?

Après le voyage arctique de De pierre et d'os, Bérengère Cournut réussit une nouvelle fois l'invraisemblable : mêler la poésie à la prose pour dire en souriant la douleur, associer le quotidien aux rêves pour réinventer avec force un chemin de vie.

L'illustration de couverture a été réalisée par Astrid Jourdain.

Médiathèque

Nous avons reparlé de :

« Les déracinés » Catherine Bardon

« Connemara » Nicolas Mathieu

« No no Yuri » Aki Shimazaki

« Yeruldelgger » Ian Manool

« Ton absence n'est que ténèbres » Jón Kalman Stefánsson

« S'adapter » Clara Dupont Monod.

Et on parlera la prochaine fois de :

« Cher connard » deVirginie Despentes, du Prix Nobel de Littérature et du Prix Goncourt.

Bref, tout un programme….

Si rien n'est indiqué, c'est que l'ouvrage n'est ni à la MDHL ni à la médiathèque.